



Pierre Perrin

Jouer franc-vivre

Jean PÉROL, Gérard MOTTET, Murielle COMPÈRE-DEMARCY
André UGHETTO, Marie-Josée CHRISTIEN, Éric BROGNIET

— Textes rassemblés par Claire BOITEL —

Présentation

« Comme pour tous les poètes, il n'est pas une syllabe de ce que Baudelaire a écrit qui ne reflète son existence ». (André Guyaux, *Hors-série Le Point/Grandes biographies n°23*, Charles Baudelaire, juillet-août 2017, p. 81)

En cela, Pierre Perrin est avant tout poète, poète extrapolé dans ses romans et récits, poète extrapolé dans son demi-millier d'articles critiques, poète sur d'autres terres mais invariablement poète, comme le prouve son style toujours travaillé, jusqu'à tordre les mots à l'aune de sa personnalité ; Jean Pérol parle avec justesse de « ring du poème ».

Les six articles qui suivent se penchent sur les différentes facettes de l'œuvre de Pierre Perrin, principalement sur son recueil *Des jours de pleine terre*, publié récemment aux éditions Al Manar, et qui regroupe la somme poétique d'une vie, dans le sens où l'entendait Virginia Woolf dans son *Orlando* : un manuscrit sans cesse repris, amendé, complété, aux différents âges du poète.

C. B.

Sur le ring du poème

Jean Pérol

Dans “Le Guignon” de Mallarmé, ces mots : « *Égaux de Prométhée à qui manque un vautour !* ». Guillevic les avait mis en exergue à l’un de ses sonnets, quand il avait contracté en son temps cette grippe aragonienne, lorsqu’elle fut de saison dans les années 50. Voilà qu’ils me reviennent en mémoire lorsque je lis *Des jours de pleine terre* de Pierre Perrin, somme importante de poèmes (1969-2022) qu’il vient de rassembler. En une époque – la nôtre, l’actuelle – où il y a tant de prétendants kitch à l’égalité prométhéenne mais tous, hélas, sans vautour, voilà que se campe dans ce livre un poète qui, lui, n’en manque pas.

Un vautour qui a les grandes ailes noires froufroutantes d’une enfance paysanne sur les rudes plateaux jurassiens, le bec sans pitié d’une pauvreté un peu sœur de celle de Juliet à Jujurieux, les humiliations à la Julien Sorrel, une volonté de régler à tout ça son compte social et poétique, une propension sans repos à bien bouffer son foie, l’amour compliqué avec une mère qui est tout sauf proustienne mon pauvre petit, bref une poésie qui brûle plutôt qu’elle n’apaise, qui se bat, qui tente un salut dans les mots, dans l’amour hantant féminin, dans l’origine du monde, et dans la fraternité profonde sans comédie. Pas étonnant d’ailleurs qu’un de ses meilleurs ouvrages en prose, son roman *Le Modèle oublié*, vienne nous parler d’un certain Courbet et, à sa manière, des horizons d’Ornans et des forêts de sapins sombres.

Plus que le chant, on s’aperçoit vite que Pierre Perrin cherche le combat (ce n’est pas pour rien non plus que dans les parages de Besançon traîne l’ombre de Hugo). Remarquons aussi que, contrairement à tant de poètes depuis Apollinaire, Perrin n’a pas abandonné la ponctuation. Pour lui, elle n’encombre pas le poème. Chez lui, elle est uppercuts, crochets, directs, relances du combat. Elle va à l’assaut. Elle est jeu de jambes subtil sur le ring du poème. Elle indique de toute évidence qu’on n’est pas là pour se laisser faire, mais pour l’effet et la surprise. La poésie de Perrin a du punch, elle est là pour dire, pour voir vite, pour traverser la mémoire et ses mémoires. Elle est là pour partager avec les hommes et beaucoup de nos amours. Résumons : ... « *l’écœure la formule par défaut. Les mots sont du souffle ; la vie veut des actes* » et : « *le regret lui est à ce jour inconnu* ». Tant mieux.

J. P.

*

Du vécu au vivre

Gérard Mottet

Sous ses habits changeants de poète, de romancier ou de critique, Pierre Perrin demeure un écrivain dont l'unique source d'inspiration est le "vécu". Notion complexe s'il en fut, et qu'il importe de clarifier ; nombre d'écrivains aujourd'hui, en effet, semblent s'en recommander (sans qu'on sache s'ils parlent bien, tous, de la même chose), comme s'il s'agissait de "justifier" leur écriture, de lui conférer une valeur d'incontestable authenticité. Qu'on se souvienne ici de cette maxime de Philippe Jaccottet : « *juste de vie, juste de voix* » ou de cette notion de « *présence* », chère à Yves Bonnefoy.

Après les vagues du surréalisme, cherchant à magnifier l'imaginaire, en marge de la conscience, après celles des jeux formels de langage, mettant le "sens" entre parenthèses, après quelques semblants de retour aux choses mêmes, les plus quotidiennes, à la manière de Jean Follain ou de Francis Ponge, assistons-nous aujourd'hui à une recentration de l'écriture sur l'expérience personnelle, sur les épreuves, joies et souffrances réellement ressenties ? Dans cette optique, l'écriture, qu'elle soit en vers ou prose, serait une manière, non pas de revivre ce que l'on a déjà vécu de manière singulière, mais d'en réinterpréter le fond obscur afin de l'élever à l'universel, ou, pour reprendre ce que dit justement Pierre Perrin, en exergue du premier poème de son recueil *Des jours de pleine terre*, de porter « *la profondeur à la surface* » ; soit dit en d'autres termes : de porter au jour ce qui ne fut d'abord qu'un ténébreux et solitaire vécu.

Ce recueil, de prime abord, paraît l'équivalent, en vers, de ce que serait un roman autobiographique, dont les parties seraient justement ordonnées de la naissance à l'âge présent où se clôt l'écriture : le fil conducteur en est donc "l'histoire d'une vie" en ses étapes successives. Comme pour ses romans (*Le soleil des autres, Le modèle oublié, Une mère le cri retenu*), l'on y pourrait voir s'afficher, dès l'ouverture, l'annonce faite au spectateur : "*Ce film s'inspire de faits réels*". Les épreuves de la vie, et les émotions qui s'y rapportent, ce « *bloc de douleurs et de joie* », comme il est dit au terme du recueil, tel est donc le sujet principal qui mobilise l'auteur Pierre Perrin. « *Seul compte ce qui paraît vécu* » est-il clairement affirmé dans l'un des poèmes de la dernière partie, poème portant justement ce titre emblématique de l'attitude de l'auteur face aux épreuves de la vie, telle qu'elle s'exprime tout au long du recueil : "Tenir".

Mais la sphère du vécu, à notre époque, ne se limite plus aux évènements qui se produisent dans l'environnement familial ; elle s'élargit au monde entier pour englober toutes les informations auxquelles nous sommes exposés, qui nous émeuvent ou nous indignent. Font donc aussi partie du vécu les évènements dont les médias, livres, journaux, magazines, télévision, blogs et sites internet, se font l'écho. Pierre Perrin accorde une place importante à ce qui se passe dans le monde : les manifestations sur la place Tian'anmen à Pékin, l'invasion de l'Ukraine, les réfugiés, « *le corps d'un enfant mort, vomi comme un bois mort* »...

Les poèmes ne sont pas seulement évocateurs d'une réalité qui nous touche ; il faudrait y ajouter les jugements, en positif ou négatif, qui s'y rattachent, car la pensée chez Pierre Perrin est inséparable de la vie, sinon dans l'instant même du ressenti, en tout cas dans ce moment critique d'élucidation que provoque l'écriture. À la narration du vécu l'auteur relie le mouvement de la pensée que suscite la mise en langage, soit dans le corps même du poème soit en exergue, dans une forme ramassée, comparable à celle des "moralistes" d'autrefois qu'il affectionne tout particulièrement, de Montaigne à Jules Renard, en passant par La Bruyère ou Joseph Joubert. Ainsi lit-on au sujet de la vie inspiratrice de l'écriture :

- *Je n'écris pas pour vivre, je vis pour écrire*
- *On n'écrit que de soi, mais on écrit pour les autres*
- *Sans l'aiguillon d'une vie à tout rompre, le poète ne produit rien de bon ni de sain*
- *Le poème sémaphore ce que l'homme a cru vivre*

Mais c'est dans cette IV^e partie intitulée "De notre monde sans tain", que l'on trouve les jugements les plus pessimistes sur la nature humaine et les pointes les plus cinglantes sur les travers de notre temps :

- *La vérité souvent hésite ; la stupidité tranche*
- *Babel et mensonge sont les deux mamelles de ce siècle*

Ainsi, dans ses vers comme dans ses proses, Pierre Perrin ambitionne de restituer un vécu, le sien propre dans ses poèmes aussi bien que celui qu'il attribue à ses personnages de roman ; vécu, fait d'évènements, d'impressions et d'émotions, auquel il cherche à conférer un sens. Dans son recueil, récapitulatif d'une vie, l'auteur ne se limite donc pas à convoquer des souvenirs personnels – « *Les souvenirs passent plus vite que les hommes* », dit-il –, pas plus qu'il ne se sent obligé de parler en première personne. Les pronoms impersonnels 'il', 'on' ou encore 'l'enfant' ou même 'le poète' viennent, à l'occasion relayer le 'je' autobiographique, par lequel paradoxalement s'ouvre le tout premier poème, celui de la "Naissance" du petit Pierre dont est imaginé ce qu'a pu être le traumatisme de venir au monde... Il n'est pas jusqu'aux termes les plus généraux, comme 'le temps' ou 'la vie' qui ne viennent endosser le rôle de *sujet*, comme si c'étaient les évènements eux-mêmes qui se disaient directement à travers le poème.

Si le passé est évoqué, fût-il le plus singulier, et le plus daté, ce n'est toujours qu'au temps présent. « *Écrire, c'est ériger la vie en présent perpétuel* », mentionne-t-il en exergue du second chapitre. "Présent perpétuel", beaucoup plus que "présent de narration", qui donne à la parole non seulement valeur d'universalité à travers le temps et l'espace, mais aussi valeur de "leçon de vie", valeur de vérité. Si les poèmes prennent source dans un passé réellement vécu, dans des émotions autrefois réellement éprouvées, ce réel n'est pas seulement filtré par la mémoire mais réorganisé par l'écriture, qui le replace dans le temps présent du lecteur : ainsi le vécu redevient-il par les mots et le rythme du poème la pulsation même du vivre et du sentir, mais à quoi se mêlent, avec le recul du temps et la maturation du jugement, perplexités, doutes et interrogations sur la condition humaine.

À lire Pierre Perrin, on peut légitimement se demander s'il ne se plaît pas à mélanger dans son écriture poétique ses plumes de romancier et de critique aussi bien que ceux de poète. En 2018, dans le cadre d'un festival de poésie organisé dans le Var, Pierre Perrin avait réuni une trentaine de ses poèmes dans un petit recueil, hors commerce (*La Porte*). Il se trouve que nombre de ses poèmes, alors présentés sous forme de proses, se retrouvent dans son recueil majeur disposés en vers. Et l'on découvre encore dans ce recueil, quelques poèmes en prose, dont justement – ô paradoxe – un texte intitulé "Le Poète" et l'autre "La Poésie". Qu'ajoute donc à la valeur poétique d'un texte la disposition versifiée ?

Les poèmes de Perrin, écrits en vers libres non rimés, avec majuscule à l'initiale du premier mot, tiennent presque tous sur une page et s'annoncent par un titre, qui en donne la teneur. Le plus souvent ils se présentent de manière classique sous forme de strophes. Les vers sont généralement plus longs que des alexandrins, allant parfois jusqu'à dix-huit syllabes (« *Retrouvée, la solitude n'est plus l'état de celui qui n'existe / Pour personne [...]* »). À leur lecture, on s'aperçoit que ce sont souvent des phrases brèves, ayant conservé leur ponctuation, comme on peut en lire dans les proses de roman, phrases brèves mais interrompues dont le prolongement grammatical est le plus souvent rejeté aux vers suivants. Se croisent ici deux logiques, celle de la phrase et celle du vers, la phrase donnant à comprendre quand le vers donne à savourer les mots dans leur agencement.

Bref, c'est bien la phrase qui est porteuse du sens, le vers, d'extension variable, ayant pour fonction de la segmenter pour en souligner le rythme. Passant du régime de la prose, plus fluide, à celui du vers qui en découpe le phrasé, le sens demeure, auquel s'ajoute toute une riche rythmique faite de lenteurs, de balancements, d'enjambements, de surprises, d'accélération ou de pauses, qui en renforce et exalte la musique secrète. Du coup, les mots du poème, par les positions qu'ils prennent dans le sillon verbal qu'est le vers, acquièrent différentes nuances de relief, couleur et sensuali-

té, qui demeurent inaperçues quand le passage à la ligne ne dépend que de la largeur arbitraire de la page. À l'évocation du vécu singulier de l'auteur s'ajoute ainsi pour le lecteur le plaisir vif du poème ; à l'émotion évoquée, l'émotion proprement poétique de revivre quelque chose par la magie des mots.

À vrai dire, les poèmes de Pierre Perrin, s'ils s'ancrent dans un vécu singulier qui leur donne leur vérité, entendent plutôt nous parler du "Vivre" au présent ou, pour reprendre un autre titre de poème, de "L'air de la vie". Et ce, même si les tout derniers poèmes du recueil évoquent la fin d'une vie d'homme.

Le poème intitulé "Partir", qui commence par ces vers :

*L'espérance en désordre, comment l'entrer de force
Dans notre vie ?*

tente d'esquisser ce qu'on pourrait voir comme un "art de vivre" :

Le tout est de tenir, debout, dans la prison de lumière.

Le recueil s'achève sur un dernier "Salut", où le fils rejoint la mère :

Morte depuis quarante ans, ma mère, j'arrive à l'âge où tu entrais sous terre.

Ce poème qui clôt le recueil se développe en six distiques, formant avec ses longs vers, chacun d'environ vingt syllabes, comme de longs fils tendus reliant le passé au futur, et se termine ainsi :

*Ne cherchez pas ma tombe. Les herbes l'auront recouverte. Et c'est bien,
Ce cycle qui m'emporte, tandis que je pense à vous dans les siècles futurs.*

G. M.

*

L'écriture d'une vie : *le cri retenu*

Murielle Compère-Demarcy

Lectrice attentive et fidèle de l'œuvre de Pierre Perrin, j'en retiens particulièrement le rapport que l'écrivain entretient avec l'écriture, ici vitale et vivante.

Si *Des jours de pleine terre* (Al Manar, 2022) rassemble les poèmes d'une vie (– Choix de poèmes 1969-2022 –), *Le Soleil des autres* (Sinope éditions, 2022) constitue le roman qui retranscrit, au près serré de la vie, l'histoire autobiographique que le récit *Une mère – Le cri retenu* (éditions Le Cherche midi, 2018) faisait affleurer. Je souhaiterais focaliser mon propos sur ces trois publications et l'articuler autour de l'axe de l'écriture comme chemin de vie.

Le Soleil des autres reprend sur un mode romanesque et d'un point de vue méta-textuel le récit d'*Une mère Le cri retenu*, nous ramenant également à la problématique de la transtextualité où le statut de la littérature implique une transformation (trahison ?) constitutive d'un parcours existentiel ici retranscrit par la figure narrateur/auteur. Quels éléments fictifs et réels puisés dans le vécu de l'auteur-narrateur, quels procédés narratifs, sont comparativement engagés dans la fable autobiographique déclinée dans deux genres différents (récit, roman), et avec quelle résonance sur la teneur du texte et son tissu narratif, sur l'existence d'un être humain y compris le lecteur ?

À quel degré, chez Pierre Perrin, la fiction, le roman d'inspiration personnelle s'inscrit dans le cadre du pacte autobiographique ? Dans l'œuvre des instants de vie réapparaissent du récit au roman en passant par des poèmes, ce qui nous autorise à affirmer que le pacte tacite de vérité entre auteur et lecteur est ici respecté. La restitution d'épisodes récurrents se fait même parfois à l'identique. Pour ne citer qu'un exemple, la mort du chien de l'enfant ("*Youpi*") tué cruellement d'un coup de hache sur le crâne par un braconnier sollicité par la mère, est raconté avec la même émotion contenue que le lecteur peut ressentir au vif de sa sensibilité.

Impuissant face à tant de férocité, l'enfant en gardera une souffrance profonde intériorisée et réclamant de crier. L'écriture est chez Pierre Perrin ce gueuloir qui lui offre un espace où crier l'injustice dont il fut la proie durant l'enfance. Bouc émissaire de camarades hostiles, mal aimé ou se croyant non aimé par un entourage familial concentré sur les travaux rudes de la ferme, Pierre Perrin se confie aux mots de la littérature et se réapproprie son espace grâce à la liberté créative que lui apporte l'écriture.

L'orgueil de l'enfant, s'il prédomine, souffre de ne pas parvenir à atteindre le soleil visé.

À six ans, il fallait qu'on sût que j'étais indispensable. J'avais dû faire mienne, à l'épouser, la déchéance qui brisait ma mère. L'orgueil me tenait debout, tel un bâton dans un épouvantail, qui m'est resté longtemps, en me tordant la bouche et plus encore l'âme. Le don m'était interdit. En tout je fixais les pires excès où je ne voyais que du naturel. Je jouais de l'orgue, je serais Messiaen; au séminaire, je me préparais à devenir cardinal et la papauté m'appartiendrait. L'ambition, c'est un fer de lance à condition de se la rentrer sous la peau. Loin de concevoir ce qui d'évidence me manquait, et que ma rage affichée condamnait d'avance les plus anodines de mes velléités, j'écumais, étouffais et interprétais comme des haines injustes les mouvements de rejet de ceux qui m'entouraient. Aux prises, que ma mère aiguillonnait, avec mon avenir, je ne fixais que la clé de voûte, sans voir qu'aucune des pierres que celle-ci ferait tenir n'était en rien taillée, pas seulement à ma portée. Ma mère aurait pu m'éclairer peut-être, si je l'avais écoutée, aimée et cru à son amour. Mais j'étais à ce point rongé de doutes que des carapaces m'avaient rendu sourd et aveugle.

Il me semble que dans cet extrait d'*Une mère – Le cri retenu*, l'essentiel du parcours de vie en son moteur comme le mobile le plus important de l'écriture de Pierre Perrin, soit dit, sans pour autant rien circonscrire (toute délimitation ne siérait d'ailleurs pas à l'homme-écrivain qu'est Pierre Perrin). L'auteur poète *Des jours de pleine terre* poursuit son cheminement comme « *la vie se passe à appeler un bonheur qui recule à mesure qu'on l'approche* » et le recours à l'écriture tente de recoudre ce qui fut déchiré, abîmé, voire brûlé. Peut-on réparer les laps douloureux de l'existence par l'écriture ? Les mots, chez l'autobiographe, peuvent combler une brèche par « *la réflexion* » introspective et corriger le ressenti par rapport à des carences d'amour (« *Elle [la mère] ne condamnait personne: si je ne la condamne plus, c'est après réflexion. Elle avait donc acquis ce tour de force de ne rien se reprocher, et compris l'inanité supérieure de tout ce qui n'est pas l'amour que l'on prodigue. Rien que pour cela, Dieu valait qu'elle le prie* »). Le champ de ruines que peut contenir le passé pousse l'homme vivant à reconstruire sur ce qui a disparu, à poursuivre le chemin plutôt que pleurer ce qui n'est plus (« *Se lamenter insulte à l'existence*») :

*Rien n'est plus paisible que des ruines. Entre
Des rongeurs, des serpents, des hiboux, que fait
L'homme sinon y transporter sa fantaisie ?*

[*Des jours de pleine terre*]

La mémoire sensorielle – si prégnante lorsque l'on a vécu au contact de la nature (ici la ferme), enfant de la campagne, entouré de fermiers, de paysans, d'un père qui a tourné le dos à la ville (cf. Adrien dans *Le Soleil des autres*, qui « *ne peut vivre que sur ses terres*») et d'une mère qui s'est résignée à redevenir paysanne (cf. Henriette, *Ibid.*, « *De nouveau paysan-*

ne, elle va vite casser ses ongles, reformer de la corne au creux de ses paumes, sous les dix doigts ») – traverse de ses odeurs, de ses senteurs, de ses bruits les pages des livres comme il reste en elles un parfum qui s'étiole sans tout à fait mourir, comme l'âme d'une mère qui continue de planer et d'ancrer/encrer ses racines dans le destin ici qui s'écrit cherchant quel sens durable conférer à la vie.

Pierre Perrin écrit comme l'on travaille, retourne la terre, opiniâtrement. Avec, reconnaît-il, le surplus d'âme que procure la permanence des mots publiés à travers le temps.

[...] *les dahlias, après tant d'attente, ne fleuriront guère qu'avec les derniers beaux jours et leur éclat de lumière se perdra dans la grande ombre des noyers dont quatre pies déjà mangent les noix en lait dans leur bogue verte. Ce livre aussi terminera sa course, mais peut-être restera-t-il à travers ces pages, comme un parfum qui s'étiole sans tout à fait mourir malgré la nuit [...].*

Si la réponse à la question linguistique de tout récit : « Qui parle ? » est bien celle d'une même figure narrateur-auteur dans l'œuvre autobiographique, une marge de liberté fictive est bien laissée dans le traitement d'une réalité vécue dans l'œuvre de Pierre Perrin, ne serait-ce que dans le choix de l'écrivain de raconter sa propre vie dans le cadre de deux genres différents, le roman et le récit, sans oublier le cadre et l'objet de textes poétiques qui s'en inspirent. Dans tous les cas, une mise en perspective littéraire des événements du passé permet – soit par le truchement de personnages figures représentatives de personnes réelles (le petit François alias Pierre Perrin enfant, Henriette, sa mère, Adrien, son père, Angèle sa grand-mère maternelle ... dans *Le Soleil des autres*), soit par la forme épistolaire (correspondance *post-mortem* du narrateur avec sa mère défunte dans *Un cri retenu*), ou encore par l'insertion de passages en italiques qui font place à une interprétation symbolique de la réalité (*Ibid.*) – de rassembler les pans du vécu sur la table de travail qui tente de sauver de l'oubli par la littérature l'histoire d'un destin (« *Le voile de l'oubli pèse plus qu'un linceul* », nous rappelle le titre du premier chapitre d'*Une mère – Le cri retenu*). Le travail est d'autant plus laborieux que notre rapport au passé est plus à vif; que l'écheveau de nos ressentis et sentiments est noué d'incertitudes, d'ambivalences, de contradictions, de doutes. Pierre Perrin fait revivre une mère d'autant plus aimée qu'il a cru la haïr, c'est dire comme l'édification d'un tombeau ici est une tâche difficile et douloureuse. L'idée que cette mère défunte puisse même peut-être revenir vivre dans l'existence de son fils par-delà sa mort afin qu'il remette sur la table de sa mémoire leur relation complexe, effleure la pensée de l'écrivain.

C'est vain de pleurer par contumace, à remonter le temps. Mais elle l'a senti peut-être, et cette souffrance au milieu de sa souffrance aura libéré en elle un ultime rayon de lumière, émis aujourd'hui. Il se peut que nous écrivions et que nous lisions certains livres pour devenir justement ce que nous sommes.

[*Une mère – Le cri retenu*]

La littérature ouvre ainsi la voie de la connaissance de soi-même. Que ce soit par le roman ou par le récit, l'écriture autobiographique que pratique Pierre Perrin pour revenir sur sa relation filiale fait retourner l'écrivain aux origines, aux sources de son destin. Il tisse

un grand silence d'or, fascinant dans l'ombre comme un ostensor. [...] Les mots, après tout ce temps, il n'est guère que les mots pour aller chercher, par-delà la mort, à défaut de son être, son âme, son souffle entre les eaux mêlées, du moins son souvenir et le ramener, cendre, pauvre cendre, entre les doigts, sur les lèvres.

Je ne puis plus goûter à ta candeur, parfois bougonne, presque toujours muette, maman, que par ce biais du feu roulant des lèvres bleues que nul n'entend remuer dans la chambre noire où se refuse le sommeil.

Les lèvres du livre dans l'œuvre de Pierre Perrin n'ont pas fini de s'ouvrir – nous le souhaitons – au soleil, pour que ce dernier « *butine, au large, les arbres [...] qu'il change en or / Les fruitiers* » ; pour que « *la terre grandi[sse] les ombres / Et la nuit* » (*Des jours de pleine terre*) ; pour que la maison du Langage quand elle se nomme Littérature, à travers le temps, continue de rayonner.

M©Dem

Sources bibliographiques

- *Une mère –Le cri retenu*, Pierre Perrin, le Cherche midi éditeur (2001)
- *Le Soleil des autres*, Pierre Perrin, Sinope éditions (2022)
- *Des jours de pleine terre*, Pierre Perrin (2022)

*

De hautes terres en poésie

André Ughetto

Un titre est un drapeau, chacun le sait, et Giono doit l'avoir dit. Celui de l'anthologie (Poésie 1969-2022) publiée chez Al Manar me frappe comme une évidence. *Des jours de pleine terre* est le symétrique diurne de cette expression souvent rencontrée, “les nuits de pleine lune”, dans la littérature romanesque. C'est vus de notre satellite que *des jours de pleine terre* prendraient effectivement leur sens plein, cosmologique. *L'infini s'offre / à qui l'embrasse à volonté, le temps de vivre*, proclament ces vers de “La vie à terre” (Partie IV).

À partir de cette idée, et comme fournissant mon guide de lecture, j'é mets l'hypothèse que la vision du monde proposée par Pierre Perrin relève d'une sorte de double focale dont la première révèle son approche de l'intime et la seconde le relie à la puissance de l'universel et du cosmique. À la fois donc, une remémoration des épreuves subies dans sa chair et son âme par l'enfant que fut l'auteur, mais aussi de ses joies, aussi précisément évoquées que possible, et sans aucune vulgarité d'expression, dans les aventures érotiques qui ont donné du sel et du sens à sa vie (Partie III du recueil : « Ombres de nos amours »). Belle revanche par rapport à une enfance tourmentée, notamment à cause d'une mère qui *aimait* à sa façon, en punissant beaucoup. *Elle n'est prodigue qu'en taloches*, est-il dit dans “Le Malheur” !

Dans les cinq parties de ce maître livre, une vie tout entière est passée en revue. Cependant, Pierre ne dit pas toujours ‘je’. Une des brillantes exceptions où ‘je’, quoiqu'inconscient, s'affirme se trouve néanmoins dans le premier des poèmes choisis, “Naissance” : « ... *un ver luisant bon à crisper / Les doigts, je hume ce que j'ignore être le bonheur* ». Ailleurs, parlant de son enfance, de son adolescence ou de sa vie d'homme fait, il prend souvent avec son personnage les distances nécessaires (et quelle distance, avons-nous vu !), sous le support du pronom ‘il’, ce qui lui permet de sans doute de mieux jouer avec ses souvenirs, d'ironiser parfois. Sans compter que la troisième personne grammaticale peut aussi désigner d'autres acteurs ou “actants” : comme son père, ses camarades, un ami (“Émile”, par exemple, partie V).

C'est une “comédie humaine”, version champêtre et paysanne, qui déploie dans les premières pages – un peu aussi dans les dernières – un large éventail de sensations et d'impressions, et qui fournit sans cesse des motifs à penser : « ... *qui résonne pire que / Les meuglements d'un veau dans un puits, sinon / Le désespoir ?* (“Attendre, est-ce vivre ?”) ou encore, du même poème : « *L'enfant veut savoir. Heureux celui que le premier /*

Adulte n'abuse pas ». Quel retentissement en notre actualité ! Ou bien, qui nous renvoie à la permanente “éducation sentimentale”, la plus physique : « *Le premier baiser ébranle le corps entier. La langue / Secoue l'être – un séisme. Le pantalon éclaboussé, / Les baisers ne se ressemblent pas* ».

Ces quelques exemples suffisent pour constater la fréquence des enjambements dans ces vers souvent plus longs que les mesures classiques de l'alexandrin ou du décasyllabe. Ce style, ou plutôt cette technique d'écriture, permet souvent au poète de dire deux choses à la fois, en utilisant les deux focales que j'ai métaphoriquement indiquées en m'interrogeant sur le titre du recueil.

Que ne disent pas ces quelques vers, sur la misère familiale : (parlant de la mère) « *Elle fait abattre le chien qui n'a pas six mois, / Pour mes dix ans, car il mange trop* ». Il fallait donc choisir sans protester : plaisir de garder un jeune chien, ou nécessité de manger pour grandir... Plus loin, l'auteur confesse : « *Ce meurtre, je l'ai enfoui – et l'ai tu – trente ans.* (“La mère, III”)

La généralisation suit le détail concret (ou le précède) : Dans “La bascule” il y a une évocation de chiens, de chattes, d'un taureau, tous en chaleur, puis :

*Des bois de lit, tous rideaux tirés, grincent, après
Les tables épicées. Le secret demeure et se meurt.*

Les détails les plus “véristes”, comme dans les vers précédents, aboutissent toujours à quelque vue d'ordre moral (mais pas du tout moraliste), au sujet des comportements collectifs. L'exemple me paraît frappant quand, à la fin des cérémonies de “La Toussaint”,

*Parmi les allées, dans l'agitation, les hommes ajustent
Leur béret pour s'élancer gravement, loin de la douleur.
Aux filles de soutenir leur mère en pleurs. Depuis la route,
Les grilles se referment dans un miaulement de rouille.
Le village re-aspire son monde. Midi va fumer dans
Les assiettes. C'est tout jusqu'au prochain enterrement.*

Serait-il si facile de découvrir chez Pierre une veine satirique, comme elle semble affleurer dans ces vers derniers cités ? Peut-être, et surtout dans la partie IV (« De notre monde sans tain », j'y reviendrai). Et je veux signaler ici la charge féroce contre les débordements qu'entraîne, pour la vie sociale, l'usage généralisé des ordinateurs :

*Ses liens font et défont le monde. La couleur du sang,
Le pire, le pur, l'horreur, l'or noir et la rosée, tout se vaut.*

Mais lui-même, le poète, qui avoue dans “J'étais vieux, j'ai rajeuni” : « *Mon ordi se prenait pour un grand orgue* » ne s'exclut pas de cette humaine condition partout précaire, surtout quand « *il manque l'essentiel, la plénitude* (“Bâtir”). Et donc la compassion va plus loin que l'humour, le dépasse infiniment, comme l'affirme par exemple le liminaire de “La Visite” : « *qu'un aimé s'en aille, il emporte tout avec lui, / La caresse, jus-*

qu'à l'air qu'on respire. / Son absence emplit le cœur, le fore, le vide à tout rompre ».

Or, la compassion n'a pas d'obligation de louange. C'est ce dont témoigne la "Dérive sur une mère morte" vers la fin de la première partie, celle-ci étant intitulée « Marche à vie », avec toute l'ambiguïté que recèle cette préposition 'à', exprimant le moyen ou la destination. La marche vers la vie libérée des entraves de l'enfance (faiblesse, sujétion...) semble avoir été payée par le petit campagnard attentif à donner plus tard ce "tombeau" à sa mère, par de grandes souffrances psychiques. C'est pourquoi aussi le peintre Courbet, « *L'ami de toutes les couleurs* » (aussi bien dans son atelier que dans ses fréquentations mondaines et ses colorations politiques) sera célébré « *sans courbettes* », mais non sans empathie.

Dans l'ensemble titré "Trois épures, une fresque" (la fresque étant consacrée au souvenir de Gustave Courbet), Pierre Perrin désigne avec netteté les poètes contemporains (du XX^e siècle) qui ont sa préférence, René Guy Cadou, et surtout Jacques Réda et Jean Pérol qu'il connaît bien. Ce sont ses "alliés substantiels" à lui, dont il n'exclut pas René Char – et il conseille à chacun, en note de son bel hommage "Gisant debout", de posséder "a minima" *Fureur et mystère*, mais le chant de Perrin a plus de douceur que celui des "partisans" entonné par le Résistant des *Feuillets d'Hypnos*. Ses vrais amis poètes ont plus de familiarité dans leurs rapports avec le quotidien.

Tant qu'à creuser une comparaison, et malgré, en la matière, quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, je ne vois pas chez René Char de poèmes d'amour aussi francs et aussi déterminés que ceux qu'amène, dans « Ombres de nos amours », la célébration du corps féminin et du plaisir des amants. Le poète est ici au plus haut de son bonheur de style. Même si « *Le bonheur (en amour) est le noyau d'un fruit / dont chacun n'est que la chair qui va pourrir* » (vers liminaires de "Retrouvailles") – et ce poème affirme justement que cet amour, comme tout autre, n'est pas destiné à durer – Éros est, dans cette section du recueil, l'archer qui vise les étoiles. La dimension la plus physique est aussi la plus mystique :

*... Le moindre désir décuple l'instant,
Déborde l'horizon. L'avidité retenue, les cuisses
Par-dessus tête, écarte l'angoisse. Plus de honte,
Aucun frein ; la mort même, un rien au carré.*

[in "Les Mains pressées"]

« De notre monde sans tain » (partie IV) laisse surgir, comme en revanche ou en contrepoint toutes les tristesses, dont la vie ne manque pas de susciter de multiples occasions : cruauté imbécile « *Des chasseurs, la mort sur l'épaule* » ("La Vermine"), « *petite éponge de fanatisme aux poings serrés* » ("La rue hurle"), portraits chargés d'un "Jean le Matois" et aussi d'un "Caligula comtois", l'un opportuniste en politique et en affaires et veule séducteur, l'autre tyran domestique « *Un menhir hurlant, un malfaisant, la misogynie faite / Homme* ». Puis les indignations montent d'un

cran avec “Debout les morts” (qui fut d’abord appelé, en 1998, “Un crime d’État”), contenant, avec l’évocation des horreurs de la guerre de 14-18, cette allusion ironique à Apollinaire, qui avait écrit à Lou : « *Tes seins rempliraient un quart de cavalerie* » :

*Guillaume tait les morts. Plus qu’un quart de cavalerie,
Le sein de Lou suffit pour rayer la tranchée
D’un trait de plume.*

Et Perrin fait ensuite un sort à des drames récents ou pleinement actuels : massacres de la place “Tian’an men”, “La haine en larmes” des Palestiniens de Gaza, l’Europe dénoncée comme éruptant « *entre deux réplétions* » face aux “Réfugiés”, ou devant l’image photographique du « *corps d’un enfant mort, vomi comme un bois mort* » (“La mort à la gorge”). Enfin, à la nouvelle que « *l’Ukraine [est] en sang* », le poète en consigne les effets à chaud, et en tercets comme un Dante moderne (datés du lendemain de l’invasion par l’armée russe). Il faut donc, interminablement, prévoir un “Ajout au Livre de Job”.

C’est « À la lisière de la paix » (Partie V), et “L’âge” venu, que Pierre s’exerce aux modulations d’une certaine “philosophie” de l’existence (en germe d’ailleurs dans presque tous ses poèmes antérieurs), et c’est très beau et si parfaitement juste cet “Équilibre” recherché : « *Le poète à maturité ne se demande pas d’où lui arrive la voix ; il travaille de son mieux la merveille et l’épouvante* ». Composerons-nous d’extraits son “livre de sagesse” ? Autre distique liminaire révélateur, en dessous du titre “Ultime approche” :

*La rosée de l’ambition séchée, il a retourné le gant
de l’enfance. Il circule dans les ruines sans peur ni peine.*

Dit-il ici que son enfance malheureuse fut une faveur ? “À l’Enfant” comporte en effet, parmi d’autres conseils, une leçon de résilience adressée à son propre fils.

Il faut “Apprendre à laisser” recommande un autre titre. Même si « *Le poète peut ne retenir l’attention que de quelques personnes* » (“La Poésie”), reconnaissons que « *Où va l’humble le vent se tait. La lune brille* » alors que « *Trop de mystères attisent la cécité, la suffisance* » (deux vers tirés de “Confiance”). Et c’est donc toujours aux instructions de la nature qu’il faudra revenir : à “La plainte de mai”, à “La chouette et le hibou” (sorte de fable), à la “Métamorphose” des printemps, à “L’Arbre” (« *Plus haut que l’homme, l’arbre, jusque dans la mort.* »), à la “leçon” des ruines que comporte “Le Village”, à “La Terre”, dans son sens élémentaire.

Et quand il faut “Partir”, puisqu’il le faudra...

« Le tout est de tenir, debout, dans la prison de lumière. »

A. U.

*

Une torche à la main

Marie-Josée Christien

Quand j'ai été invitée à participer au dossier sur Pierre Perrin, il m'est immédiatement venu à l'esprit l'image d'un triptyque : le poète, le romancier, l'essayiste. Mais alors que faire du revuiste qui se consacre depuis quatre décennies à sa revue *Possibles*, où il a déjà publié plus de 260 auteurs ? Pierre Perrin a expérimenté *Possibles* sous toutes les formes. Ronéotée à ses débuts, puis imprimée, la revue a disparu en 1985 pour renaître en 2015 en version numérique, mensuelle et gratuite. Elle revient en 2022 à la parution imprimée trimestriellement d'aujourd'hui. Pierre Perrin a aussi participé à de nombreuses autres revues, dont *Poésie 1 / Vagabondages* et *La Nouvelle Revue Française*. Justement, le revuiste est partout, dans toutes les composantes du triptyque. *Possibles* en constitue la toile de fond et sous-tend l'unité des motifs. C'est la revue qui construit les passerelles entre poésie, roman et essai, qui ne sont nullement chez Pierre Perrin des catégories étanches.

Le poète

Pierre Perrin réunit un demi-siècle de poésie, de 1969 à 2022, dans *Des jours de pleine terre* (Al Manar). Cette rétrospective de 166 pages restitue et recompose l'histoire d'une vie, la sienne, « *bloc de douleurs et de joie* », ses temps forts, ses vacillements, ses incertitudes, ses ténèbres, ses clartés et ses embellies, avec l'amour pour boussole : « *Vivre est une ivresse qui coiffe toutes les autres* » (p. 102).

Les cinq parties, telles des balises qui traversent le temps, jalonnent les différents âges de la vie et forment une longue méditation, aimantée par le réel et par la force de la poésie. « *Le poème sémaphore ce que l'homme a cru vivre* » (p.157). Pour ne pas se laisser ronger par une solitude native, Pierre Perrin cherche un sens qu'il ne trouve que par l'écriture, un sens donné à sa vie par la poésie : « *Je n'écris pas pour vivre / je vis pour écrire* ».

Dans un registre sémantique venu de l'enfance et du monde paysan, du labeur et de la "pleine terre" à la fois nourricière et ingrate, il se laisse porter par le cycle des jours et des années, de l'enfance à la vieillesse : « *Entre naître et n'être rien, le cri, le silence* » (p.128). Introduit et éclairé par un aphorisme aux éclats parfois lapidaires, plus rarement par une citation d'un poète proche d'hier ou d'aujourd'hui, chaque texte porte un titre. À part "Salut" qui clôt le livre, aucun texte ne porte de date. L'écriture, nullement chronologique mais patiemment et délicatement composée, se fait ici intemporelle.

Les ressources de la langue n'ont aucun secret pour Pierre Perrin. Lyrique, fluide, âpre, elliptique, émouvante, sensuelle, moraliste, nostalgique, sa poésie puise à tous les registres. Ses poèmes à la respiration ample et au souffle maîtrisé, composés avec rigueur et délicatesse, tantôt portés par un 'je' revendiqué, tantôt par un 'il' distancié, mêlent l'intime et l'universel. Les éléments biographiques, qu'on retrouve dans les deux autres parties du triptyque, sont nombreux et identifiables. Du tréfonds de son enfance marquée par une sourde violence, ses mots réfractaires et insurgés (à la manière de Jules Vallès) s'adressent souvent à sa mère « *prodigue qu'en taloches* », également sujet central de son récit *Une mère, le cri retenu* : « *Je trébuche à ton seuil comme au matin de ma naissance* » (p. 28). Dans une réflexion engagée, toujours digne et à hauteur d'homme, il convoque la figure tutélaire de Courbet dont il « *chérit la mémoire comme un frère* » comme les barbaries et « *les aveuglements barbelés* » d'aujourd'hui. « [Il] *hume ce qu'[il] ignore être le bonheur* » (p.11).

Le romancier

Dans *Une mère, le cri retenu* (Le cherche midi éditeur), Pierre Perrin « *lève le voile de l'oubli, plus lourd qu'un linceul* » et se souvient de son enfance rude, de sa mère indifférente, sans affection, au regard et au sourire rares, aux mots secs et revêches, de la sourde violence qui longtemps a occulté ses souvenirs. Il se souvient qu'il a voulu effacer de sa mémoire qu'il avait été un enfant pauvre de la campagne, toujours rabroué, rudoyé, mal aimé, puis un adolescent mutique et révolté, mais aussi un cruel « *garnement au cœur dépecé* » et sec. Des photos et papiers jaunés retrouvés dans de vieilles boîtes, surgit sans crier gare une cascade de souvenirs. L'adulte qu'il est devenu trouve enfin un peu d'empathie pour cette femme triste à l'éternel fichu gris sur la tête, qui « *aura traversé sa vie comme un continent, sans une confiance* », dans le sacerdoce d'un veuvage précocce. Vingt ans après la mort de sa mère emportée dans une grande solitude par un cancer, sa rage apaisée, il se demande comment la petite fille, vive, intelligente et aimant l'école, est devenue cette mère triste et sèche. Remontant les années de sa vie, il découvre Rose, une jeune fille incon nue, sacrifiée, retirée de l'école à l'âge de douze ans, « *rose tôt coupée dans sa jeunesse* », pour épouser le destin de ceux qui courbent l'échine. L'« *attentat à l'intelligence, orchestré par les élites d'alors* », la transforme en femme désenchantée et résignée, jetée à la pauvreté, travaillant durement à la ferme de l'aube au soir, son courage et sa dignité malgré tout. Dans une réconciliation posthume, il « *frotte les mots comme des silex* », les mots qui lui ont manqué pour nommer la tendresse. « *Écrire, c'est aussi marcher sur ces traînées, une torche à la main* ».

Dans *Le modèle oublié* (éditions Robert Laffont), Pierre Perrin met en lumière la compagne qui a eu un rôle de premier plan dans la destinée du peintre Gustave Courbet, oubliée dans les nombreuses biographies qui lui ont été consacrées pour le bicentenaire de sa naissance. Il confirme que, derrière chaque homme célèbre, on trouve souvent une femme admirable dissimulée dans l'ombre. Pierre Perrin parvient, malgré les lacunes des éléments biographiques existants, à restituer avec une étonnante précision le bouillonnement de ce dix-neuvième siècle en plein bouleversement social et artistique, traversé par l'insurrection de 1848 et les barricades de la Commune. Scrutant les tableaux et les repentirs de l'artiste, il parvient à donner une densité humaine au "modèle oublié", tandis qu'il montre le hiatus entre la vie sociale et la vie intime de Courbet qu'il dévoile dans toutes ses contradictions. Novateur et précurseur, l'esprit rebelle qui échappa au conformisme familial fut finalement respectueux des conventions sociales. En ne séparant pas l'œuvre et la vie de l'artiste, dévoilant les contradictions inhérentes à l'être humain pris dans le carcan de son époque, Pierre Perrin redonne avec justesse une dignité méritée à cette femme de l'ombre.

L'essayiste

Pierre Perrin a publié un essai critique, *Les Caresses de l'absence chez Françoise Lefèvre*, aux éditions du Rocher en 1998. Depuis 1999, il confie régulièrement à *La Nouvelle Revue Française* des études qui traitent de la littérature française et étrangère. Il a également préfacé et établi plusieurs anthologies de Victor Hugo (Club France Loisirs). Les plus de 300 articles critiques publiés dans les revues auxquelles il collabore constituent un panorama éclairé de la poésie et de la littérature d'hier et d'aujourd'hui. Études et notes de lecture formant des archives pour servir le futur font pleinement partie de son œuvre et place Pierre Perrin comme un essayiste à part entière.

Ce triptyque témoigne de l'art poétique sans concession de Pierre Perrin, guidé par une éthique et une humanité qui manquent souvent aux poètes et aux artistes.

M.-J. C.

Note : *Les paragraphes sur Une mère, le cri retenu et Le modèle oublié ont d'abord paru dans la chronique « Nuits d'encre » de la revue Spered Gouez / l'esprit sauvage.*

*

L'homme poétique

Éric Brogniet

Originaire du Doubs, région à laquelle il est toujours resté fidèle, Pierre Perrin, né en 1950¹ a élaboré une œuvre littéraire faite d'écriture poétique, romanesque, critique et éditoriale² : un parcours où se distingue un caractère peu enclin aux compromissions, qu'elles soient esthétiques, langagières ou stylistiques. La langue française y est célébrée dans l'équilibre lumineux de son classicisme tout autant que dans sa capacité à exprimer, par de justes images qui ne forcent jamais le trait, la sensation et la sensibilité. Pierre Perrin, par son style bien personnel, fait preuve d'une souveraine horreur du débrillé, de l'approximation ou de la posture. Autobiographique, son écriture n'est pas, comme trop souvent aujourd'hui, égocentrique et identitaire. Pas de langue de bois ni d'approximations chez Perrin. Le mot juste, une forme classique décomplexée, l'expression rythmique servent à communiquer au lecteur, avec la plus grande précision possible, une expérience vécue et profondément ressentie. Pierre Perrin ne verse jamais dans le pathétique ou l'anecdote : ce qui est dit est énoncé dans un double mouvement d'objectivité et de vibration mémorielle. Le livre que nous tenons entre les mains est toujours une longue lettre qui nous est destinée. Cet art poétique n'a pas peur du lyrisme et fait la part belle au travail de l'artisan :

*Le tour de main n'est rien si la matière, la vie, ne le presse.
En littérature, la volonté ne peut que coiffer le hasard.
La vie, comme les vitraux des églises, se dévisage
De l'intérieur ; la décoction ne singe pas la décoration³.*

De quelle sensibilité esthétique se réclame-t-il ? Celle que d'aucuns ont appelée une écriture à hauteur d'homme ? Cette expression du *moi* trouve indubitablement sa source chez Rousseau :

Comme la plupart des lecteurs, je ne m'absorbe guère dans l'œuvre de Rousseau sans être renvoyé, confronté aux méandres de mon existence [...] ce chaos que j'essaie d'ordonner, pierre à pierre, phrase sur phrase ou l'une prolongeant celle que je ne parviens pas

¹ Voir : <http://perrin.chassagne.free.fr/>

² Voir : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_Perrin_\(écrivain\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_Perrin_(écrivain))

³ Pierre Perrin, *Des jours de pleine terre*, Al Manar, 2022, "L'Atelier", p. 39.

*à extraire du fouillis d'impressions, de sentiments et de pensées souvent informes qui me tarabustent, marchant, maugréant, m'identifiant enfin à ce drôle de paroissien dont émane pour moi toute littérature...*¹

Certains poèmes de la présente rétrospective, sous le titre “Trois épures une fresque”², sont des hommages à quatre figures permettant de comprendre quelle est cette filiation : René Guy Cadou, Jacques Réda, Jean Pérol, Gustave Courbet. Chef de file de l'école de Rochefort, un courant poétique se démarquant des surréalistes et composé de poètes tels que Jean Rousselot, Michel Manoll ou Luc Bérumont, René-Guy Cadou a élaboré une œuvre célébrant l'amour et les choses simples et dénonçant aussi l'oppression. Jacques Réda déambulait à travers Paris, s'y promenant à l'aventure et y découvrait quelque chose d'anodin en apparence mais qui se révélait soudain être merveilleux. Jean Pérol définit ainsi sa conception du poétique :

*Que le poème, qui ne sera jamais un compte rendu falsifié, étriqué, soit le nœud nerveux douloureux d'un instant, d'une circonstance, parcourus par une pluralité de faits et de sens qu'aimante d'un seul coup sur la page un sens plus fort que le poète privilégie pour des raisons qu'il met à jour. Oui, que le langage, avec l'aide du poète, serve à remonter du chaos vivant ce sens majeur d'un instant*³.

Quant à Gustave Courbet (1819-1877), auquel Pierre Perrin a consacré un roman⁴, ce peintre originaire d'Ornans dans le Doubs, auteur du célèbre tableau *L'origine du monde*, se démarqua du romantisme et devint le chef de file du courant réaliste. Perrin se sent donc proche, par ses élections personnelles, d'un courant de la poésie française qui, après le surréalisme et ses épigones, refuse le minimalisme et les expérimentations linguistiques, « l'opération d'anarchie qui se développe [...] contre le sujet, contre le symbole, contre le centre »⁵. Cette crise de la poésie d'après 1968 a été clairement exposée par Michel Deguy :

*Comment manifester encore la profondeur de l'expérience, si, comme Figurations en formule la menace, « la figurativité de l'existence » semble condamnée « à se dégrader en décor inessentiel faisant mémoire, aux emplacements réservés, de l'ancienne fable humaine »*⁶.

¹ Lionel Bourg, *À hauteur d'homme : Rousseau et l'écriture de soi*, Vénissieux (F-8 place de la paix, 69200) : La Passe du vent, 2012.

² Pierre Perrin, *Des jours de pleine terre*, pp. 120-127.

³ Jean Pérol, *Morale provisoire*, Gallimard, 1978.

⁴ Pierre Perrin, *Le modèle oublié* [les amours de Courbet], Robert Laffont, 2019.

⁵ Yves Charnet, *Malaise dans la poésie : un état des lieux*, URL : https://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_1998_num_110_2_2468

⁶ Yves Charnet, *ibidem*.

C'est le formalisme textuel dérivé de Mallarmé et de *Tel Quel* qui se trouve mis en cause dans cette pratique que certains comme Jean-Marie Gleize ou Éric Audinet ont qualifiée de *restauration* lyrique : une poésie *réactionnaire* en somme, qui couvrirait un assez large spectre allant d'Éluard à Saint-John Perse, de Jean Follain à René Char, de Jean Breton à Claude-Michel Cluny, de Philippe Delaveau et Jean-Pierre Lemaire à Jean-Michel Maulpoix...

Chez Perrin, tous les poèmes sont titrés. Pierre Perrin recourt aussi de manière quasi systématique à l'épigraphe pour préciser de façon méta-textuelle le thème du poème. Des dédicaces soulignent les fidélités et les connivences. Il existe donc un réseau serré de signes enveloppant le texte proprement dit, destiné à éclairer le contexte ou le sujet : il assume revisiter « *l'ancienne fable humaine* ». Cette anthologie personnelle couvre les thématiques d'une œuvre qui fut couronnée par le prix Kowalski de la Ville de Lyon : cinq parties décrivent des étapes de vie en tentant d'en dégager le sens. Au seuil de l'ensemble, la citation empruntée à Georges Perros est on ne peut plus claire :

*Vivre est émouvant, et la poésie n'est pas autre chose que le relevé sec, tranchant, impitoyable, de cette émotion sans équivalent immédiat*¹

Dans « Marche à vie », on aborde la naissance, la dureté d'une existence paysanne traditionnelle, la pauvreté affective, la figure de la mère, un thème important chez Perrin – il lui a consacré un récit² et dans ces poèmes plusieurs pièces lui sont dédiées : “la Mère”, “la Délivrance”, “le Malheur”, “Dérive sur une mère morte” et le “Salut” final – les peurs de l'enfance, les apprentissages, la découverte de la sexualité, le deuil, la mort. « Qui ne doute pas jamais ne se dépasse » évoque la condition humaine et celle de l'artiste ; les étapes du mûrissement et de la prise de conscience qui conditionnent cet *écart* dont naît et où meurt le poète. Une psychologie du créateur y est évoquée, une leçon morale esquissée : *l'art est amour, sinon rien* ; le livre est la vraie vie de l'écrivain ; la reconnaissance et la gloire un leurre ; il faut rester fidèle à ses rêves d'enfant et vivre sans transiger ; et accepter de ne jamais atteindre ce que le poème ne cesse de poursuivre :

*c'est un immobile, un peu fou comme tous les possédés – de quoi ? Pareil à tous, il est unique. La contradiction est son cancer. Tandis qu'il cherche aveuglément et sans force le bonheur [...] sa mémoire est une fosse. Et ce qu'il lui resterait à découvrir, peut-être une nébuleuse, il ne l'atteindra jamais*³.

¹ Georges Perros, *Papiers collés III*, 1978.

² Pierre Perrin, *Une mère : le cri retenu*, Le Cherche-Midi, 2001.

³ Pierre Perrin, *Des jours de pleine terre*, Al Manar, 2022 ; “Le Poète”, p. 51.

« Ombres de nos amours » dit, dans une langue généreuse et charnelle, non seulement la thématique amoureuse mais aussi l'*érotique* qui est le propre de l'être humain. Il s'agit de l'énergie créatrice et de ses gouffres. Des résonances du plein et du vide, de la caresse et de la violence, de la métamorphose dont se nourrit le cycle de la vie et de la mort. Érotique et poésie puisent aux mêmes sources : la recherche d'un point de fusion aussitôt dérobé dès qu'il est atteint, dont ne subsistent que les scintillations. *Tomber en amour*, éprouver *un coup de foudre* : la langue française recèle de belles métaphores pour dire cet ébranlement de tout l'être, cette révolution qu'est l'attraction amoureuse. L'expérience poétique est du même ordre : celui d'un descellement et d'un passage fulgurant. D'un appel à la métamorphose ? La dynamique de l'amour et de l'érotique, comme celle de la poésie, n'est-elle pas de toujours devancer l'improbable ? D'être cette *transaction secrète*, selon l'heureuse formulation de Philippe Jaccottet ? Pierre Perrin l'évoque en ces vers :

*L'amour est tel que toutes les fleurs et tous les fruits
Lui appartiennent. Ta voix file comme un cygne
Entre nos rires et toute entière tu déploies des vagues
De plus en plus hautes, pour une paix d'étoiles¹*

L'organique amour d'antan est-il toujours de mise ? “Alcool d'un nouveau siècle”, dont le vers unique claque comme une gifle, semble annoncer le divorce de l'Humanité avec l'énergie créatrice cosmique qui présidait jusqu'ici à ses destinées. Le monde comme l'amour, à l'ère de l'Intelligence Artificielle, pourraient être devenus *virtuels*.

Cette transition conduit à la quatrième partie du livre : « De notre monde sans tain », tout entière consacrée à la violence, la dureté, la dictature de l'argent et de l'usure, la guerre et l'injustice, les violences conjugales, les migrants et les sans domicile fixe, la rupture relationnelle, l'omniprésence de l'*ego* : un miroir sans tain, c'est le téléphone portable qui prend des *selfies*, le réseau dit *social* où règnent égotisme et solitude, insanités et désinformation. Et pendant ce temps-là, des morts de Verdun aux tués de la place Tian'an men et à ceux qui meurent aujourd'hui en Ukraine sous les missiles comme aux populations chassées par la soif et la faim, l'Histoire est un éternel recommencement. Ces morts-là, « *c'est eux qu'on oublie les premiers, partout.* » Et que peut la littérature sinon porter témoignage sans pouvoir modifier l'ordre des choses ?

*Qui meurt pire qu'une bête au loin, le coup de pied
De la société tout entière dans la mâchoire, coud
Sur mes lèvres la honte de ne rien faire et si peu dire,
Quand écrire la peine reste au mieux une vanité.*

L'homme d'aujourd'hui est encore le descendant de Job sur son fumier.

¹ *Ibidem*. Poème “La Paix au large”, III, p. 89.

« À la lisière de la paix » conduit le lecteur au terme de sa lecture comme le poème conduit le poète à une certaine forme de détachement. Une vie traversée ne vaut que par la leçon d'un certain lâcher-prise :

Le poète à maturité ne se demande pas d'où lui arrive la voix ; il travaille de son mieux la merveille et l'épouvante, le dégradé entre les deux et il respire ; il fend l'air de son existence. Le poème vit tel un arbre qui grandit, pourrit ou qu'on débite et qui finit au feu. Peu importe à celui que le souffle emporte, immobile — même si la beauté préfère l'engouement et le partage¹.

Cette ultime partie de l'anthologie est une réflexion sur un trajet de vie en poésie dont la nature est d'être « *une chambre de résonance* » et non une assurance-vie avec dividendes à la clé. Dans une époque de plus en plus déconnectée du sacré au prorata de ce qu'elle est uniformément câblée à ses artefacts *interconnectés*, la poésie

témoigne d'une faille intérieure, d'une tectonique de l'impossible. Elle met à jour le mythe individuel – un linceul d'absolu tissé d'apaisement. La poésie paraît archaïque. Méprisée, fêtu de la culture, tout la balaie dans un monde en miettes².

Il en va de même de la terre aujourd'hui *décorporée*. Sans notre rapport à la *sensation*, il n'est plus de condition viable pour l'*homme poétique*. Et sans l'homme poétique, il n'est plus de mémoire du monde. Sauf le *Cloud*...

É. B.



[in Poésie/première n° 86 pp. 27 à 48]

¹ *Ibidem*. Poème “L'Équilibre”, V, p. 135.

² *Ibidem*. Poème “La Poésie”, V, p. 157.